

FEUILLETON DU BAZAR

CORBIN ET D'AUBECOURT

(Suite.)

C'est la plante de seire chaude à côté de l'arbre de pleine air, ou, si vous l'aimez mieux, c'est l'épagnoul à côté du fier lion. Ah ! beau vicomte, beau chasseur de lièvres, s'il vous fallait, déjà blessé d'un coup de sabre, courir après une pauvre fille que deux Druses bien armés emportent dans leur repaire, combien vous auriez peu de tournure ! Le tranquille Germain est plein d'enthousiasme, le pétulant vicomte n'a dans l'âme que des railleries. Vous le voyez s'élançant à la poursuite du papillon qui passe ; il gambade, il pétille, il est souple et charmant : Germain ne bouge. Mais voici une grande idée qui se présente, une noble histoire qu'on raconte ; voici qu'il est question de la religion, ou de la politique, ou des arts, ou des pauvres : Germain commence à parler, une généreuse chaleur lui monte au visage, il grandit, ses yeux étincellent, sa voix, cette voix si calme, éprouve bientôt un léger tremblement qui émeut chacun. Le vicomte se tait, ne comprend pas, s'ennuie : cela se voit dans ses yeux, qui deviennent de verre, et sur son front, qui se plisse laidement. Asseyez-vous, vicomte ; faites un somme. Non ; il a besoin qu'on s'occupe de lui : il frétille, il jappe ; il se tient enfin content si, par quelque plaisanterie saugrenue, il est venu à bout d'obtenir un sourire dont tout le monde lui sait mauvais gré.

Germain est du très-petit nombre des « hommes de rien » à qui ma tante ne témoigne ni trop de bonté ni trop de hauteur, et qu'elle reçoit comme s'ils étaient quelque chose. Son seul aspect le défend de toutes les impertinences. Le vicomte l'accabla de politesses. Sa future Seigneurie ne daigne pas rendre à monsieur Darcet l'honneur qu'il lui fait, d'être jaloux d'elle.

Si j'avais ignoré les secrets tourments du cœur de Germain, son visage ne me les aurait pas laissés deviner. A peine mes yeux mêmes parvinrent-ils à démêler quelque sentiment triste dans le regard qu'il jeta sur ma tante, sur le vicomte et sur moi. « Son sacrifice est accompli, pensai-je aussitôt ; il va partir ! »

En effet, ma tante lui ayant demandé où en étaient ses projets de voyage, il répondit qu'il venait prendre congé. Je m'attendais à cette parole, elle ne me fit pas perdre contenance. Seulement, je regardai Germain avec une vive expression de reproche et de douleur. Il avait baissé la tête, et je ne tardai pas à me convaincre qu'il évitait de me voir. Si vous saviez à quel point je fus touchée de cette précaution qu'était forcé de s'imposer ce grand courage ! Quant à se douter de ce qui se passait dans mon âme, il en était à cent lieues, malgré tout ce que je lui avais laissé entrevoir deux jours auparavant. Il n'a pas fait son étude de lire dans le cœur des femmes. « Ah ! me dis-je, si jamais je puis lui apprendre que je l'aime, quel sera son étonnement ! »

Le vicomte lui ayant demandé où il voulait aller : « Je retourne, dit-il, en Orient, et je pénétrerai le plus loin possible. — Que demandez-vous donc, dit encore le vicomte, à ces pays sauvages ? — Beaucoup de choses dont j'ai grand besoin, répondit Germain avec douceur. — Je m'étonne toujours, s'écria le

vicomte, qu'on puisse avoir besoin d'une chose qui ne se trouve pas à Paris. Fouillez un peu, je gage que vous y trouverez même la peste. — Ou du moins quelque chose d'analogue, reprit Germain : mais ce n'est pas précisément la peste qu'il me faut. Le ciel d'Orient est beau, la terre est instructive. Ce sont des contrées que j'aime et qui ne me paraissent pas si sauvages. J'y ai passé des jours fort paisibles, fréquentant de bonnes gens, interrogeant des pierres qui en savent plus que tous les livres du monde. — Cela ne vous tente-t-il point, vicomte ? dit la marquise. — Non, madame, répondit galamment le vicomte, mes beaux jours et mon bonheur sont ici. Je ne vois rien de plus attrayant et de plus instructif que le commerce du monde, le bruit des affaires, le charme des arts. — A moins qu'on ne veuille un jour m'envoyer en ambassade, je ne m'éloignerai jamais beaucoup des quais et de l'Opéra. — Nos vocations sont diverses, remarqua Germain, et nous y sommes tous deux fidèles : la tente voyage, le château demeure. — Je pense, dit Mme d'Aubecourt que la tente, lorsqu'elle a souvent voyagé, devrait se changer en maison. Voyons, monsieur Darcet, franchement, est-ce qu'une bonne maison bien tranquille, convenablement garnie de vieux volumes, une épouse aimable, de jolis enfants ne vous paraîtraient pas préférables au plus beau ciel et aux plus savantes pierres de l'Asie ? Des pierres qui font un enclos au bonheur, ne valent-elles pas des pierres qui font une prison à la science ? »

Germain fut pris au dépourvu, et moi aussi, par ce petit tableau. « Madame, dit-il avec un peu d'émotion, je suis voyageur. Sur la route, il n'y a que l'auberge d'ouverte pour moi. J'avoue que parfois, en regardant ceux qui me voyaient passer, tranquillement assis à leur seuil entouré d'enfants, j'ai désiré de m'arrêter aussi. Dieu ne l'a point voulu ; j'ai poursuivi mon chemin, non peut-être sans quelque murmure. Mais nul homme ne pensera longtemps que le bonheur se trouvait où il a cru le voir. Nos désirs nous trompent, et nos murmures sont ingrats. — Ah ! par exemple ! s'écria le vicomte, par exemple !... »

Il n'ajouta rien. Par besoin de parler.

Tout entier à d'intimes pensées qui avaient besoin de se faire jour, Germain continua :

« J'ai eu pour marraine une pieuse personne, ma parente, dont la vie s'est écoulée dans les plus terribles épreuves : elle disait n'avoir jamais vu les événements, quels qu'ils fussent, se tromper sur le véritable intérêt d'une âme chrétienne. Je crois cela. »

Lorsque j'entendis Germain parler de sa marraine, je crus tout gagné. « Monsieur, lui dis-je, me hâtant d'intervenir, cette maxime est admirable, je veux la conserver. Dites-moi, je vous prie, le nom de votre marraine ? — Elle a laissé dans nos pays, me répondit-il, la réputation d'une sainte : c'était Mlle Joyant. »

J'avais imaginé que le nom de Mlle Joyant ferait des miracles ; je m'attendais à voir ma tante prodiguer au filleul des libérales les plus vifs témoignages d'amitié. Hélas ! elle resta immobile ! La présence du vicomte glaça son cœur. La marquise d'Aubecourt n'osa pas montrer la fille du vieux Corbin, et ma ruse n'obtint d'elle qu'un regard fâché qui me fit mal. « O mon Dieu, pensai-je avec une angoisse inexprimable, comment espérer d'attendrir jamais l'orgueil qui résiste à ce souvenir ! »

(A continuer)